

«L'évolution moderne de l'Afghanistan», *L'Illustration*, 22 novembre 1924, n° 4264, p. 462-465.

Parmi les pays encore peu connus qui semblent vouloir prendre place dans la civilisation moderne se trouve l'Afghanistan. Il en a été question à plusieurs reprises, cet été même, à l'occasion d'un mouvement insurrectionnel provoqué par les réformes et les aspirations occidentales du souverain Amanullah Khan. Celui-ci, un instant menacé dans sa capitale, a eu raison des rebelles et a raffermi son autorité; et il vient d'envoyer à Paris un nouveau ministre plénipotentiaire, le maréchal Mohamed Nadir Khan, pour faire appel à la collaboration économique, industrielle et commerciale de la France.

Nos lecteurs se souviennent, d'autre part, d'un article paru dans notre numéro du 11 mars 1922, sous le titre : *Un Pays qui renaît au centre de l'Asie*, et qui, à une époque où l'Afghanistan n'était pour ainsi dire pas accessible, car il fallait traverser pour s'y rendre la Russie bolchevique, esquissait pour la première fois un tableau d'ensemble de l'œuvre qu'a tenté d'accomplir l'émir Amanullah Khan. Le 5 janvier dernier, nous avons également publié quelques photographies fort curieuses représentant l'arrivée à Kaboul de la première légation française, la paix établie entre l'Afghanistan et l'Inde permettant désormais le passage par la frontière indienne. Un de nos compatriotes, qui a séjourné plusieurs mois en Afghanistan et qui a eu l'occasion d'étudier à fond cet Etat, nous communique, avec une documentation photographique d'un caractère absolument inédit, deux articles dont nous commençons aujourd'hui la publication. Le premier est relatif à l'Afghanistan lui-même, à son aspect pittoresque et à l'effort entrepris par son souverain pour le moderniser. L'autre, qui suivra, concerne les fouilles archéologiques effectuées depuis un an en Afghanistan par une mission française.

Dès les fils barbelés de la frontière indienne, au sortir de la passe de Khayber, l'Afghanistan apparaît comme un immense champ de pierre et de lumière. Une ligne ininterrompue de caravanes zigzague à travers ce paysage aride. Des hommes à fusils, bardés de cartouches, suivent des pistes qui semblent ne venir de nulle part pour n'aller

nulle part. De temps à autre, une automobile passe, imprévue, cahotante, cherchant sa route vers Kaboul.

Telle est la première impression. Parfois, cependant, plus loin dans le pays, l'intermittente bande de culture qui longe la rivière s'élargit jusqu'à occuper tout le fond de la vallée. Une infinité de petits canaux arrosent des champs fertiles. De beaux jardins dressent la masse puissante de leurs grands arbres sur la clarté rose des fonds.

Ailleurs, une extraordinaire végétation se presse autour d'une source, dans un ravin de la montagne. Les chemins sont bordés de tous les arbres fruitiers de nos contrées : cerisiers, poiriers, pommiers, pruniers, pêchers, abricotiers, noyers; des buissons de roses, les églantiers et les jolis liserons de nos chemins creux les surplombent. Des bleuets, des coquelicots, des boutons d'or fleurissent dans les champs de blé et d'orge. Des vignes exubérantes descendent jusqu'à la plaine.

Jusqu'à plus de 2.500 mètres d'altitude, on retrouve de ces aspects de nos campagnes. Ils sont rares, – on peut voyager en Afghanistan, pendant des jours entiers sans rencontrer la moindre végétation, – mais ils suffisent à montrer ce que ce pays pourrait être, ce qu'il pourra devenir ou redevenir un jour, par la grâce de l'eau.

Cette eau précieuse est fort abondante au printemps, à l'époque de la fonte des neiges, et les Afghans sont extrêmement habiles à la manœuvrer. On voit couramment leurs ingénieux canaux circuler à des hauteurs invraisemblables, au flanc des montagnes. Souvent aussi, des conduits souterrains, à l'abri du soleil, amènent l'eau de distances considérables vers les champs de la vallée. Mais quelques rivières seulement ne tarissent pas pendant les mois d'été. Peu de terres, par conséquent, peuvent être cultivées pendant toute l'année.

Jadis, des millions d'hommes se pressaient dans la riche Bactriane aux mille villes aujourd'hui disparues. L'antique Arie, l'actuelle province de Hérat, l'Arachosie, celle de Kandahar, la Drangiane et la Sakasthéné, c'est à dire le bassin du Helmand et le Seïstan, étaient célèbres par leur fertilité. Le pèlerin chinois Huan-Tsang, qui traversa l'Afghanistan au début du septième siècle, parle des jardins et des lacs merveilleux qu'il vit à Hadda, près de Nagarahara, la moderne Djelalabad. Le site de Hadda est

maintenant un vaste désert raviné où ne semblent plus vivre que «la palpitation du vent et la vibration de la chaleur», mais où l'on retrouve, au bas des anciens monastères, dans l'immense lit des rivières sans eau, des vestiges de barrages et de quais.

Nulle part plus qu'à ce carrefour des grandes routes de l'antiquité, la vieille Asie n'a vu passer plus de peuples différents. Nul pays ne subit un tel assaut d'invasions incessantes, assyriennes, médiques, perses, grecques, scythes, parthes, koushanes, hunniques, turques, arabes, mongoles. Depuis les migrations aryennes, à l'aube de notre histoire, tous les conquérants tentés par les richesses fabuleuses de l'Inde franchirent les mêmes cols de l'Hindou Kouch et descendirent les mêmes vallées du Kaboul. Par les mêmes voies, Alexandre, Timour Lang, Baber envahirent l'Inde, et le bouddhisme, d'étape en étape, gagna l'Asie centrale. Ces routes, les plus célèbres peut-être du monde ancien, ont gardé jusqu'à nos jours leur importance commerciale et politique. Par l'Afghanistan, l'Angleterre rêva de joindre l'Inde à l'Europe, et l'Allemagne, en 1917, tenta d'attaquer l'Angleterre dans l'Inde. En ce moment même, les Allemands affluent en Afghanistan, cherchant un chemin d'expansion vers l'Extrême-Orient.

Les forces d'attraction que l'Asie centrale et l'Inde exercèrent toujours l'une sur l'autre amenèrent de tout temps les conquérants, les commerçants, les religieux à chercher des routes à travers les hautes montagnes afghanes. La plus aisée de toutes, et naturellement la plus fréquentée, est celle qui passe par les cols de Bamiyan et du Karakotal, franchissant l'Hindou Kouch à des hauteurs variant entre 3.000 et 4.000 mètres, et descend ensuite vers l'Inde par les vallées du Ghorband, du Pandjchir et du Kaboul. Une autre route importante se dirige au Sud-Ouest vers le Seïstan et la Perse par le Hadjikak ou «Pas des Pèlerins». Les villes puissantes qui s'élevaient aux abords de ces voies historiques ont depuis longtemps disparu, mais nulle part, peut-être, on ne peut espérer davantage retrouver des vestiges des civilisations qui les avaient bâties.

L'Afghanistan, pays très prolifique, ne peut actuellement nourrir tous ses enfants. Ils émigrent en nombre considérable vers la Perse à peine plus riche et surtout vers l'Australie et le Japon. Mais cet Afghanistan de nos jours, dont la vie primitive et la pauvreté frappent si vivement l'esprit du voyageur, est cependant déjà presque une image du passé.

Les lecteurs de *L'Illustration* savent que l'Afghanistan est gouverné depuis 1919 par l'émir Amanullah Khan. Ce jeune souverain poursuit avec courage et énergie un vaste programme de réorganisation de son pays. Il travaille avec la plus grande ardeur et aussi avec le plus grand succès à moderniser son Etat, à susciter son industrie, à découvrir, exploiter, développer ses ressources naturelles, à renouveler les conditions de vie d'un peuple jusqu'à présent presque exclusivement agriculteur, pasteur et caravanier.

L'Afghanistan, constitué géographiquement de telle façon que ses massifs de montagnes, difficiles à traverser, le divisent en contrées séparées, isolées, où les mœurs primitives tendent à se maintenir, était de plus, jusqu'à ces années dernières, absolument fermé aux étrangers et à la civilisation moderne. L'Afghanistan a maintenant des légations dans les principales capitales de l'Europe et, réciproquement, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, la Turquie, la Perse ont des représentants à Kaboul.

Plusieurs centaines de jeunes Afghans se préparent dans les lycées de Paris, de Londres, de Rome, de Berlin aux grandes écoles spéciales de ces différents pays. L'émir Amanullah a fondé à Kaboul une école française qui porte son nom et où enseignent quatre professeurs français. L'émir lui-même parle notre langue, dont il veut faire en Afghanistan la langue étrangère prépondérante. Notre gravure de première page le représente dans son jardin de Paghman, travaillant en compagnie de son conseiller intime et secrétaire privé, S. E. Zia Houmayonn, que plusieurs années de séjour en France ont francisé de cœur et d'esprit.

L'émir a été tout naturellement amené à porter d'abord son attention sur les problèmes des voies de communication et des irrigations. Des routes et des barrages ont été construits ou sont en construction là où le besoin s'en faisait le plus particulièrement sentir. De vastes projets complémentaires sont à l'étude. Des prospecteurs visitent le pays. Dans la plaine de Djelalabad, où le climat, très doux en hiver, est celui du Nord de l'Inde et où les citronniers, les orangers, les palmiers, les poivriers, les mûriers poussent en pleine terre, des sériculteurs ont entrepris l'élevage du ver à soie. La création de fermes modèles, l'acclimatation raisonnée des meilleurs produits d'élevage de nos

contrées, l'amélioration des pâturages par une meilleure économie de l'eau, un développement plus complet des reboisements si sagement ordonnés pourraient, en un demi-siècle, si les programmes nettement établis étaient fermement suivis, faire de l'Afghanistan une Suisse asiatique qui aurait peu à envier à sa sœur européenne.

Réalisant le rêve de son grand-père et de son père, l'émir Amanullah a, de plus, entrepris de donner à l'Afghanistan une capitale nouvelle qui portera le nom de son fondateur et s'appellera Dar ul Aman. Kaboul, la capitale actuelle, bâtie presque exclusivement en terre et plus qu'à demi ruinée, est située dans une plaine que les inondations envahissent chaque année. Devant l'impossibilité de remédier à ce vice initial, l'émir a décidé de transporter sa capitale dans un site naturellement plus favorisé, la vaste et magnifique plaine du Chaar Deh, libre de constructions et permettant de satisfaire aux exigences les plus modernes de l'urbanisme. Il a demandé à un architecte français, M. André Godard, le plan général de Dar ul Aman. Déjà le palais de l'émir et l'immense palais du gouvernement qui doit abriter tous les ministères sont en construction d'après les plans de notre compatriote. Bientôt se dessineront, dans la magnifique plaine de Chaar Deh, les centres essentiels de la nouvelle capitale, ses grandes avenues, ses jardins et ses promenades. Il faut souhaiter le succès le plus complet à ces projets et aux espoirs de l'Afghanistan moderne. La France ne saurait être indifférente aux efforts de l'émir Amanullah, qui lui a si souvent manifesté sa sympathie et qui cherche dans notre civilisation les éléments de renaissance et de progrès de son pays. Mais elle a une autre raison de porter ses regards vers l'Afghanistan : c'est elle, en effet, qui est chargée des fouilles archéologiques dans ce pays au passé merveilleux, et les découvertes qu'y a faites, depuis un an, la mission savante que nous y avons envoyée sont du plus haut intérêt scientifique et artistique, comme un prochain article le montrera.